

Pourquoi je ne demanderai pas de subventions numériques pour des recherches digitales (et vice versa)

André Belleau

Volume 27, Number 2 (158), April 1985

Universitaires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31254ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belleau, A. (1985). Pourquoi je ne demanderai pas de subventions numériques pour des recherches digitales (et vice versa). *Liberté*, 27(2), 34–39.

ANDRÉ BELLEAU

POURQUOI je ne demanderai pas de subventions numériques pour des recherches digitales (et vice versa)

*Organisme can be viewed as made up of parts which
to a certain extent are independent elementary units.*

John Von Neumann, *The General and
Logical Theory of Automata*

La recherche en études littéraires dans les universités québécoises est en train de subir, du fait notamment des organismes provinciaux subventionneurs, le plus formidable et le plus périlleux des assauts positivistes — et c'est à peine si on devine ça et là quelques timides protestations. Nul appel audible à la résistance, à la fierté scientifique, voire à la simple raison.

Ce qui se passe actuellement et qui semble prendre des proportions alarmantes n'est évidemment pas la conséquence d'un nouveau Manifeste scientifique qui serait largement accepté et répandu, et dont on trouverait des copies chez les doyens des universités et dans les officines ministérielles. Non. Ce serait même trop beau. Idéologiquement, nous nous trouvons au contraire en pleine confusion, ou plutôt en plein aveuglement. Les projets de recherche dont je parle,

proposés et agréés en nombre croissant, ont tous cependant un certain air triomphaliste. Il semble qu'il suffirait, pour toucher de près la Vérité, de découper plus ou moins arbitrairement un «champ», un corpus étendu, un aspect du discours, de le fractionner en un certain nombre de portions égales selon le nombre d'assistants qu'on a, et de traiter chaque unité «discrète» ainsi obtenue à la moulinette d'un ou deux concepts ou catégories simples, extérieurs le plus souvent au prétendu objet cherché. Or précisément, personne ne semble présentement enclin dans les départements d'études françaises et littéraires à interroger les fondements épistémologiques de ces entreprises; à souligner leur positivisme naïf; à faire remarquer qu'un objet de recherche doit être lui-même au préalable «cherché», c'est-à-dire construit et élaboré, et qu'il ne traîne pas là dans la «réalité», où il suffirait de se pencher un peu pour le saisir; à rappeler enfin qu'on ne trouvera jamais rien de significatif de cette façon sinon le peu qu'on aura déjà réussi à mettre dans la définition même du projet.

Et c'est ainsi que des demandes de subventions de recherche de soixante-quinze mille, cent mille, deux cent mille dollars (et plus parfois), mobilisant des équipes considérables, parviennent de plus en plus nombreuses à Québec et Ottawa, du genre: «Les figures dans la poésie québécoise de 1940 à 1980» (résultat prévisible: on remarque non sans une certaine fierté que la poésie québécoise renferme les principales figures du discours poétique); «Le roman urbain au Québec et en France depuis 1920 étudié à l'aide des fonctions du langage de Jakobson» (le rapporteur constate que les deux romans ont vraiment la particularité d'être littéraires et qu'il s'avère difficile d'affirmer que l'un l'est plus que l'autre); «La réception par le public et la critique des Prix du Cercle du Livre de France» (conclusion prévisible de la recherche: on ne peut s'empêcher de noter que ces romans furent accueillis de multiples façons allant du rejet pur et simple à l'enthousiasme frénétique); «L'énonciation dans le roman québécois contemporain» (le dernier

rapport fera observer avec sagacité que l'auteur, en gros, y utilise les possibilités offertes par le code général de la narration); «Les structures narratives du conte québécois au 20^e siècle»; «Étude socio-sémio-historico-psychanalytique du *Bulletin paroissial* (1910-1960)»; «Analyse typologique et sémantique des annonces de salons de massage parues dans *La Presse* depuis la Guerre», etc., etc.

Si l'idéologie scientiste et positiviste régnante ne saute pas aux yeux de chacun d'entre nous, c'est qu'elle est elle-même masquée par une *pression* plus immédiate encore: celle de la technologie électronique de la communication et de son plus notable avatar, l'ordinateur. Les Québécois, à cause de la faiblesse de leur armature culturelle interne, se trouvent le plus souvent incapables d'accueillir l'autre, ici la nouveauté technologique. Accueillir signifie intégrer selon ce que l'on est; cela suppose une certaine aptitude à la relativisation critique, un minimum de quant-à-soi spirituel. Observez plutôt comment les choses se passent: les Québécois, on l'a souvent remarqué, s'engouffrent complètement dans chaque nouveauté offerte, y jouent leur va-tout, comme si la nouveauté était tout et eux, rien. L'une succède à l'autre et elle occupe immédiatement le champ entier, créant l'impression d'un perpétuel recommencement. Le phénomène atteint une ampleur et une intensité maximales lorsqu'il s'agit d'innovations administratives ou techniques ou technologiques car ces caractères ont pour effet de rendre encore plus visibles notre pauvreté et nos retards sur ces plans. D'où le paradoxe: celui qui est attardé est précisément celui qui possède le dernier gadget! N'oublions pas que ce dont il est question, c'est la nouveauté *perçue* et non la nouveauté *réelle*. Par exemple, les *Éléments de linguistique générale* de Jakobson viennent juste de rejoindre, semble-t-il, les fonctionnaires du ministère de l'Éducation et certains milieux de l'enseignement. Mais nos enfants n'ont rien perdu à attendre! Le très récent programme de français pour le secondaire paraît avoir été conçu sous l'emprise quasi magique

du schéma jakobsonien de la communication. Le terme «émetteur» y remplace le terme «écrivain». Les textes à l'étude sont «produits» par des «émetteurs»: l'émetteur Gabrielle Roy, l'émetteur Gaston Miron, l'émetteur Jacques Godbout... (En fait, il semble que la majorité des morceaux proposés soit pour une part des articles de Pierre Foglia et pour l'autre, des articles de provenances diverses souvent traduits de l'anglais.) Le théorique, parce qu'il est rarement dépourvu d'une certaine technicité, peut donc produire chez des personnes insuffisamment structurées culturellement le même effet obnubilant (anesthésiant?) que les techniques et les technologies.

Il était fatal qu'avec l'ordinateur, la subjugation par le nouveau atteigne un degré jamais vu. Mais cet emballement en 1985 a des raisons supplémentaires d'étonner. Dès les années 1960 ailleurs dans le monde, comme en témoigne une abondante bibliographie, les possibilités et les conséquences de l'ordinateur pour la recherche scientifique en général, l'enseignement programmé, l'automatisation, l'administration, l'électronique, la biologie, la neurologie étaient déjà prévues, décrites et évaluées malgré la miniaturisation encore inachevée des appareils. J'ose croire qu'on en conviendra. A la même époque, il y avait des centaines de terminaux opérationnels, entre autres dans la région bostonnais et en Californie. Les termes «intelligence artificielle» étaient couramment utilisés, termes auxquels s'opposait — déjà! — un Hubert Dreyfus... Or dans la hâte suspecte, l'engouement naïf actuels — ça coûte cher! il faut que ça serve! — les moyens sont si lourds et contraignants qu'ils cachent les fins, deviennent plus lourds que les fins, et un outil tel que la machine numérique (l'ordinateur) se voit conférer lui-même le statut de modèle théorique et méthodologique pour la recherche. On dira que le positivisme primaire qui préside à un nombre croissant de projets comme ceux dont j'ai parlé plus haut se trouve secondairement aggravé, si cela se peut, par l'impact d'une technologie qui finit, à son tour, par sur-déterminer le type de recherche et

la forme du travail intellectuel qu'elle implique.

Je ne crois pas m'empêtrer ici dans un risible combat d'arrière-garde, et assurément, tout ceci n'a rien à voir avec la présence de terminaux dans les secrétariats des départements d'études françaises ou littéraires et dans les bureaux de professeurs! Ce n'est pas l'ordinateur en tant qu'appareil matériel, aussi magique fût-il, qui agit comme modèle; c'est la logique de la machine informationnelle qui impose le choix de projets comportant obligatoirement un travail uniforme indéfiniment sécable, segmentable, divisible, et qui écarte de ce fait d'autres projets visant, après un effort préalable de balisage objectif et d'établissement des faits, à une saisie qualitative et unitaire de l'objet. Dans la plupart des cas, la recherche n'utilise d'ailleurs pas la technologie qui contribue à la structurer. Elle obéit à une logique machinique et numérique sans pour autant recourir à l'ordinateur. A vrai dire, on a affaire ici à un positivisme que je nommerais «*heavy duty*»: l'illusion tenace que de l'accumulation de plusieurs parties «traitées» de la même façon et de leur sommation naîtra enfin une sorte de Sens...

Avouons-le: nous sommes doublement aveuglés. Car nous savons fort bien qu'aux époques antérieures, la technologie dominante a également joué le rôle de modèle. Cette «série» du dix-neuvième siècle est bien connue et documentée: la machine à vapeur → l'importance du problème de l'énergie → la physiologie pensée en termes énergétiques + l'histoire = le modèle général historiciste biologisant imprégnant entre autres la critique littéraire. Notre «série» contemporaine pourrait être posée ainsi: la technologie électronique/l'ordinateur → l'importance des signaux et des codes + la linguistique = le modèle formaliste machinique. C'est effectivement le paradigme régnant. Et il ne semble pas que ce soit dans notre milieu qu'on rencontrera ses variantes les plus sophistiquées.

Autant le dire tout net: ces recherches envahissantes d'inspiration machinique ne désirent trouver

au fond que le machinique. On aura remarqué que les projets dont j'ai donné plus haut quelques exemples visent pour la plupart des faits de codes, des régularités codiques. Le code, c'est la dimension mécanique du monde des signes. Bakhtine allait plus loin, disant du code qu'il était le contexte nécrosé. Des empreintes fossiles. De la vie morte. Il y a, je le reconnais, un certain bergsonisme dans mon attitude. Mais comment accepter que la responsabilité du sens soit calmement transférée à des machines ou à leur simulacre textuel? Comment qualifier cette abdication? Compte tenu du fait que les universités semblent prêtes à favoriser n'importe quoi en échange de subventions, je la nommerai de ce vieux mot: la simonie. Et je souhaite qu'un Luther se lève parmi nous pour dénoncer le trafic, jusque dans le temple, des mystères sacrés. *

** Les jeunes lecteurs-trices de revues plus récentes voudront bien lire ceci au second degré et ne pas subodorer dans les termes religieux une attitude religieuse.*